

XAVIER PATIER

CHAUX VIVE

ROMAN



Extrait de la publication

CHAUX VIVE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- Frère Honorat*, Gallimard. Prix de la Table ronde française.
Le Juge, Gallimard. Prix Del Duca.
Point d'orgue, Gallimard.
Reste avec moi, Gallimard et La Petite Vermillon. Prix Char-donne.
Le Migrateur, La Table Ronde.
Bientôt nous ne serons plus rien, La Table Ronde.
Poison, La Table Ronde.
La Foire aux célibataires, La Table Ronde et La Petite Vermillon. Prix La Vie.
Les Trentenaires, La Table Ronde et Pocket.
Le Démon de l'acédie, La Table Ronde et Pocket.
Laisser-courre, La Table Ronde.
Le Silence des termites, La Table Ronde. Prix Roger Nimier.

NOUVELLES

- Trois minutes de soleil en plus*, La Table Ronde.

THÉÂTRE

- C'était pas si mal sous Giscard*, La Table Ronde.

ESSAIS

- Pour en finir avec le travail*, La Table Ronde.
Horace à la campagne, Les Belles Lettres et La Petite Vermillon.
La Chasse, idées reçues, Le Cavalier Bleu. Prix François Sommer.
Le Château absolu, La Table Ronde.
Le Roman de Chambord, Le Rocher. Prix Patrimoine.
Un arbre en hiver, Gallimard - Le Promeneur.

XAVIER PATIER

CHAUX VIVE

Roman



LA TABLE RONDE

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.editionslatableronde.fr

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2012.
ISBN 978-2-7103-6963-9.

I

Au début des années 1990, il était pratiquement impossible de trouver une chambre d'étudiant à Talence pour un prix raisonnable. Ceux qui n'avaient pas obtenu de place au foyer du Crous se casaient comme ils pouvaient de l'autre côté de Bordeaux, dans les banlieues industrielles de la rive droite. Ils étaient interdits de vie sociale. C'était mon cas : je louais une chambre dans le quartier Bastide pour quatre cents francs par mois, je n'aurais pas pu mettre un centime de plus. Il me fallait plus d'une heure pour rejoindre le campus. Le soir, je ne voyais personne. J'étais à cette époque le plus sauvage des étudiants. Je vivais dans le dénuement matériel et le feu intérieur.

Ma chambre occupait le galetas d'une de ces maisons très basses, à murs blancs et toit de tuile, que les Bordelais appellent une échoppe. L'échoppe

semblait échouée au milieu de nulle part. Elle était enclavée entre la voie rapide et le chemin de fer. À l'arrière, un potager abandonné butait sur un grillage rouillé où des lambeaux de plastique s'agrippaient comme des chevelures le long des voies ferrées. Les deux fenêtres au rez-de-chaussée étaient obstruées par des murs de parpaings ; en bas, tout était condamné, à l'exception d'un vestibule où s'enchevêtraient des tuyauteries et des compteurs électriques, dont on ne savait s'ils servaient encore à quelque chose ou s'ils étaient coupés. Je cadenassais mon vélo à la rampe en fer forgé de l'escalier. Cette précaution, à vrai dire, était superflue car l'endroit n'attirait personne. Côté façade, les deux marches du perron donnaient sur le trottoir éventré qui bordait la route à quatre voies. Au-delà de la route, on s'arrêtait vite à la berge de la Garonne, du mauvais bord : non pas celui des quais restaurés, des façades nobles et des brasseries, mais la morne rive droite et ses entrepôts désaffectés. Mon logis trônait parmi des friches industrielles.

Il y avait encore plus fâcheux : le bruit. Le fracas des camions qui roulaient vers le pont d'Aquitaine faisait trembler les vitres de ma chambre jusque tard dans la nuit. On entendait aussi le grondement plus sourd, plus rare, plus inquiétant des trains. Lorsqu'il en passait un, le bruit montait comme un

roulement de tambour, atteignait un paroxysme, faisait vibrer les murs de la maison, culminait un moment avant de s'estomper.

Depuis la fenêtre de ma chambre, je passais de longs moments à regarder la ville étalée devant moi. Je scrutais l'ocre, le gris et le noir de cet amoncellement de constructions vautrées le long du fleuve, jonchée de pierres plongées dans l'eau sombre, cité horizontale d'où émergeait, comme la majuscule d'un texte indéchiffrable, la flèche de Saint-Michel ; et dans ces formes à la fois logiques et incohérentes, harmonieuses et disparates, magnifiques et dérisoires, je percevais un résumé de l'ambiguïté de notre condition, l'amour et la haine imbriqués dont l'homme est pétri.

Chaque matin, j'arrivais à l'université de Talence après une course à vélo qui me faisait frôler la mort (à moins de consentir un détour absurde, je n'avais guère d'autre choix que d'emprunter, pendant les trois cents premiers mètres de mon trajet, un tronçon de la voie rapide interdit aux deux-roues) et j'y restais seulement pour assister aux cours. J'étais un étudiant du genre que personne ne remarque. Je ne m'attardais pas sur le campus. Quinze jours après la rentrée, je n'avais encore jamais eu une conversation avec personne. C'est seulement vers la mi-octobre que j'ai fait une rencontre.

Je sortais ce jour-là du cours de paléanthropologie du professeur André Bouffard. Au moment de franchir la porte de l'amphithéâtre, mes notes sont tombées de ma sacoche. Je me suis arrêté pour les ramasser. Un grand jeune homme lourd, au pas traînant, qui avançait derrière moi et sûrement ne regardait pas devant lui, m'a bousculé. Il ne s'est pas excusé. Mais il m'a dévisagé. Un peu voûté, comme s'il voulait se faire pardonner d'être grand, il portait une gabardine fatiguée. Il avait des yeux pleins de braise. J'ai été d'abord frappé, je m'en souviens, par le contraste entre ce regard ardent et l'allure amorphe du corps. Après un bref instant pendant lequel je me suis demandé si nous allions échanger des propos acrimonieux, du genre « vous pourriez regarder devant vous ! » le garçon s'est adressé à moi comme à une vieille connaissance. Il m'a tendu la main.

— Bouffard ne fait que réciter son propre livre. Il ne dit rien de neuf. Tu ne trouves pas ?

Le grand jeune homme me tutoyait. Je partageais son avis sur Bouffard. Il m'a proposé de prendre un verre. J'ai accepté. Autour de nous les étudiants se dispersaient. Nous avons marché vers la cafétéria. Il faisait beau, l'air était imprégné de cette lumière d'or pâle, poudreuse, surexposée, propre aux après-midi d'automne en Guyenne. Nous nous sommes assis à la terrasse. J'avais ma sacoche à la

main, je l'ai posée par terre. J'y avais glissé en désordre mes notes de cours au fur et à mesure que je les ramassais. C'était la première fois que je faisais une halte à la cafétéria. La clarté faible et l'air tiède avaient quelque chose de mélancolique, décombres d'un été mort : le soleil jouait les arrêts de jeu. Mais je n'éprouvais aucune mélancolie. J'étais impatient de la suite. Quand on est étudiant, les automnes sont la saison des promesses. C'est au printemps que tout est vieux.

Mon condisciple est parti au comptoir. Il est revenu en portant deux gobelets dans ses mains rapprochées. Il m'a demandé : « Un café, ça va ? — Très bien », ai-je murmuré, avec ce soupçon de culpabilité qui ne m'a jamais quitté : dans ma famille, on ne va pas au café. C'est du temps perdu et surtout, c'est de l'argent jeté par les fenêtres.

L'étudiant a retiré son manteau. Il s'est penché vers moi : « Je m'appelle Aubin. » J'ai dit : « Moi, c'est Pascal. » J'ai immédiatement éprouvé que nous étions différents, Aubin et moi, et que notre différence lui échappait. Aubin, d'ailleurs, se mit à parler sans m'écouter. Il m'apprit qu'il avait trente-deux ans (douze de plus que moi), qu'il était marié à une femme de dix ans sa cadette. Je compris qu'il était père de famille, ambitieux et Bordelais. Il habitait les beaux quartiers, rue Vital-Carles. Comme moi, il était étudiant en histoire et en

anthropologie. Il voulait devenir archéologue. Je n'ai pas osé lui demander par quelle lubie on pouvait être encore étudiant à trente-deux ans, et dans une discipline à ce point improbable, quand on est chargé de famille et qu'on habite rue Vital-Carles. Il a posé son gobelet. Il m'a enfin regardé : « Tu connais les momies de Saint-Michel ? »

La voix s'était faite vibrante. À considérer mon silence, Aubin eut une moue discrète, un léger plissement de la commissure des lèvres. Cela acheva de me convaincre qu'il était d'une famille bourgeoise.

— Allons, Pascal ! Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler des momies de Saint-Michel ! Tu veux les voir ?

Je n'étais pas Bordelais, je ne connaissais pas les momies de Saint-Michel. Je voulais bien les voir. Alors mon interlocuteur s'est lancé dans une histoire embrouillée, prenant par intervalles une pointe d'accent gascon. À Bordeaux, l'accent méridional n'est nullement un signe d'appartenance à la classe populaire. Aubin m'a raconté que vers la fin du XVIII^e siècle, au moment où le directoire de la Gironde avait décidé de supprimer le cimetière qui entourait la grande basilique de Bordeaux, les terrassiers avaient retrouvé des corps conservés dans l'argile, des momies, datant pour les plus vieilles de huit siècles et pour les plus récentes, de quelques années. On les avait exhumées. Le directoire les

avait fait entreposer dans la crypte de la basilique, où le public avait pu les voir pendant près de deux cents ans, en donnant quelques sous au gardien, jusqu'à ce que, en 1979, Chaban-Delmas décide de mettre un terme à cet exhibitionnisme et fasse inhumer les corps au cimetière de la Chartreuse. Mais ce que les gens ignoraient, c'est que toutes les dépouilles n'avaient pas été retirées de la crypte. Il en restait quatre dans un renfoncement du sous-sol, plus bas que le premier niveau de la chapelle primitive, au pied d'un escalier très raide, exactement à l'aplomb du clocher. Ces quatre momies étaient, selon Aubin, celles d'une famille du quai des Chartrons – le père, la mère et deux enfants – morts empoisonnés par des champignons en 1650. Aubin s'était procuré une clef de la crypte. Il avait prévu justement d'y conduire quelques amis le soir même pour une visite clandestine. Il pouvait me prendre avec lui. Il mettrait mon vélo dans le coffre de sa voiture. Il s'occuperait de tout. Ensuite, il me déposerait chez moi.

Pendant qu'Aubin dissertait ainsi, je regardais la pelouse bornée par des pins maritimes qui bougeaient faiblement. Nous étions parvenus au second versant du mois d'octobre, ce fameux mois d'avant les premiers partiels où les étudiants ont encore leurs illusions intactes, mais il ne faisait plus

assez chaud pour s'allonger dans l'herbe. Le campus était désert. Une brise faible venait de l'ouest. Elle sentait le sel (en tout cas, je décidai que cette odeur de résine et de terre mouillée qui me parvenait était celle de la mer). Je garde un souvenir extraordinairement précis de cet instant : je ressentis une bouffée d'euphorie. J'étais étudiant. J'étais paisiblement attablé à la cafétéria. Et j'avais enfin fait une rencontre. Certes, je n'avais pas rencontré une femme. Pas encore. Mais j'avais été invité par un étudiant plus âgé à sortir le soir : c'était un bon début. J'allais connaître un Bordelais, mon premier Bordelais. Et en même temps que ces idées me traversaient l'esprit, je regardais le ciel, je songeais à l'océan immense qui respirait juste après l'horizon (je n'avais encore jamais vu la mer). Le bonheur, ai-je pensé à cet instant-là, est peut-être moins le résultat d'un certain état de vie que le fruit de ces sensations fugitives qui tiennent aux changements de saison et à la proximité d'un grand mystère.

II

Puisque Aubin avait promis de me prendre dans sa voiture, je suis resté à rêvasser sur la terrasse de la cafétéria pendant qu'il rapportait des livres à la bibliothèque. C'était la première entorse que je faisais à mon emploi du temps. Jamais jusque-là je ne m'étais attardé à Talence en fin d'après-midi. Je n'étais pas du soir. Je m'arrangeais pour enfourcher mon vélo vers cinq heures et demie afin d'entendre la messe près de chez moi avant de dîner, puis je regagnais ma chambre. Sitôt arrivé dans mon gîte, je retirais mes chaussures, m'écroulais sur mon lit tout habillé et commençais à rêver. Les yeux clos, je revivais ma journée comme si je n'en étais plus l'acteur, mais le témoin ; j'arpentais l'université, j'écoutais les cours magistraux, je souriais aux bons mots du professeur Bouffard, je pédalais sur mon vélo ; bientôt la confusion gagnait, des images colo-

rées de mon enfance remontaient à la surface, à mi-chemin entre les souvenirs et la fiction, et un amour diffus imprégnait l'air. Quand enfin mon rêve prenait corps, devenait une chronique construite, autonome et captivante, le TGV de 21 h 57 me réveillait. Ah ! Ce bruit ! Je me relevais. J'allumais mon transistor et ma lampe. J'écoutais le Pop Club. Je relisais mes cours. Je récitais le psautier. Je pensais à mon avenir. Mon avenir avait des variantes, mais toujours il était magnifique : je me voyais promis à la gloire professionnelle et au grand amour. Je faisais des pompes et des abdominaux. Je dînais. Ensuite, quand j'estimais qu'il était assez tard et que j'étais assez fatigué pour espérer y réussir, je m'attelais à une lourde tâche : me rendormir. Cette fois je me déshabillais et enfilais mon pyjama. Je mâchais du papier-journal que j'introduisais dans mes oreilles à la manière des boules Quies, afin d'atténuer le fracas des camions et des trains. Je m'allongeais de nouveau. Je m'efforçais de retrouver mon rêve à l'endroit précis où le TGV l'avait interrompu. Je n'y arrivais pas. Le sommeil qui me reprenait était sans rêve, ou alors habité de séquences complexes et incohérentes.

Les après-midi de semaine, je quittais toujours la faculté à temps pour faire étape à la messe quotidienne de six heures et demie dans l'église Sainte-

Marie de La Bastide, un édifice proche de mon logement, où la ferveur de quelques vieilles montait comme elle pouvait vers des voûtes de bois. Le prêtre, un certain Alain Couze, nous gratifiait d'homélie méticuleuses et fortifiantes. Nous l'écoutions commenter l'Évangile dans la pénombre. Il nous parlait comme si nous formions une assemblée digne de tous les soins. C'était un grand luxe pour un pauvre auditoire. Je partais tout de suite après la bénédiction. Je n'adressais jamais la parole à personne.

Ma vie était réglée comme celle d'un chartreux, mais, côté diététique, les choses laissaient à désirer. À midi, je me contentais d'une soupe (tomate ou légumes mélangés) retirée au distributeur du campus. Le soir, je dînais de pâtes prêtes à cuire achetées au Centre Leclerc de la rue Cenon, sur mon trajet de retour. Faute d'un réchaud, je versais l'eau bouillante du lavabo dans le récipient en plastique jetable après avoir soulevé l'opercule métallique. J'ajoutais parfois à cet ordinaire un riz au lait tout préparé, nappé d'un caramel aqueux, à deux francs trente. J'utilisais le couvercle en guise de cuiller. Ainsi je n'avais pas de vaisselle à faire et, de toute façon, je n'avais pas de vaisselle. Je n'avais pas de frigo non plus. Chez moi, je buvais l'eau à même le robinet. Je me lavais par morceaux, alternant l'eau

brûlante et l'eau froide faute de mitigeur. Il n'y avait pas de salle d'eau dans l'échoppe. Les toilettes étaient dehors, dans une cabane adossée au grillage de la voie ferrée. Il fallait pour la rejoindre affronter des orties et contourner les canettes vides et les bouteilles en plastique – sans doute jetées des trains – qui jonchaient le sol.

Pourtant, j'étais heureux à La Bastide. Je me sentais à la veille d'un grand bonheur proche et encore inconnu, comme l'océan qui palpitait après la ligne d'horizon, dans l'axe du soleil couchant. Je rêvais d'harmonie. Du lundi au jeudi, je travaillais et je dormais dans ma chambre misérable, le cœur rempli d'une immense excitation. Je n'étais pas un étudiant brillant. Je n'avais pas d'argent. Je ne connaissais pas de fille. Mon existence n'avait pas commencé, mais j'étais au fond de moi comblé à l'idée de ne pas goûter au confort avant de connaître ma femme. Ne pas vivre avant de partager ma vie avec la femme que Dieu me destinait : tel était le chantage que je faisais au Créateur. Vu de l'extérieur, dans la journée, j'étais un étudiant comme les autres ; mais du soir au matin j'étais un clochard. Cela, Aubin ne pouvait pas le deviner.

III

Aubin avait garé sa voiture de travers dans une ruelle près de la basilique Saint-Michel. Le véhicule empiétait sur une zone de stationnement interdit. Aubin s'en moquait : « À cette heure-ci, aucun problème. » Nous descendîmes de la voiture. L'éclairage public, parcimonieux, révélait sur le sol un goudron rapiécé. La masse sombre de la basilique dominait les maisons alentour, des mesures mal alignées aux façades lépreuses encombrées de fils électriques. Hérissant les toits, une forêt d'antennes de télévision se découpait sur le ciel nocturne, encombré de nuages colorés en jaune sale par les lumières de la ville. Bordeaux est une ville qui balaye sous les tapis. Les façades en mettent plein la vue, mais quand on les aborde par-derrière, les rues sont misérables. Un chat fila devant nous. Aubin poussa une grille rouillée, traversa un bref espace herbeux

bordant l'église, puis ouvrit une porte en bois qui donnait sur un escalier pentu enfoncé dans le sol, juste à l'aplomb du clocher. Il descendit. Je le suivis. Une odeur singulière nous accueillit, odeur de poussière, d'humidité et de salpêtre, odeur qui à elle seule était déjà une aventure.

— Passe-moi la grosse lampe.

Je lui passai la torche. Il l'alluma.

— Attention, les marches sont glissantes. Escalier du XI^e siècle, quand même !

Nous avons commencé à descendre les degrés. Sept heures sonnèrent, faiblement, très loin au-dessus de nous. Je ressentis alors un chatouillement désagréable au niveau du plexus solaire : pour la première fois de l'année universitaire, j'étais en train de manquer la messe de six heures et demie à Sainte-Marie. Le père Couze allait se dire : « Le petit étudiant n'est pas là. »

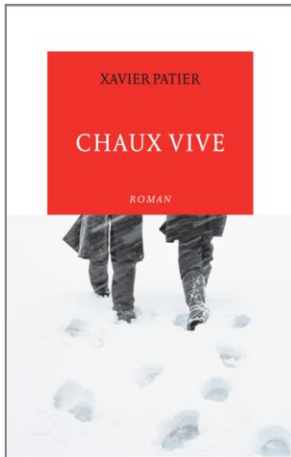
Nous descendions avec précaution. Le long de l'escalier, les murs étaient en pierre grise, couverts de chaux tombée par plaques, où elle laissait place à des traces plus sombres. Tout en bas, dans un renfoncement, il y avait encore une grille fermée à clef. Aubin l'ouvrit, et nous nous retrouvâmes dans une petite pièce carrée encombrée, d'après le peu qu'on en pouvait voir, de quelques bancs d'église. Il y faisait frais et humide comme au fond d'une cave.

— C'est ici !

était-il déjà en Espagne. Quand il reviendrait, ce serait sans remords.

Je me suis dit que, désormais, ma vie ne serait pas ce dont je rêvais. Il ne s'agissait plus d'être heureux, ça non. J'avais dépassé cette niaiserie. Il s'agissait d'être libre.

Alors j'ai pris une décision radicale. Comme j'allais être à nouveau arrêté, et soupçonné, et condamné peut-être, et en tout cas soumis à l'interminable tourment que sait perpétrer la machine judiciaire, j'ai décidé de prendre les devants. Je suis retourné de moi-même à la gendarmerie. Je me suis accusé du crime. Je l'ai fait pour Aubin, pour qu'il me pardonne d'avoir aimé sa femme. Je l'ai fait pour Marie, pour lui prouver que je l'aimais. Je l'ai fait aussi par curiosité : un procès, c'est de l'expérience humaine à l'état pur. Les singes ne vont pas au tribunal.



Chaux vive

Xavier Patier

Cette édition électronique du livre

Chaux vive de Xavier Patier

a été réalisée le 03 juillet 2012

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710369639 - Numéro d'édition : 243378).

Code Sodis : N528478 - ISBN : 9782710369653

Numéro d'édition : 243380.